

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI
L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



RENÉ STEVENS

reuvres

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAÎN
ET LA GAÏTÉ . .

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

Maison F. VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME
RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15
..... BRUXELLES

GRANDE SALLE ET SALONS
POUR FÊTES ET BANQUETS

CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
..... BRUXELLES

CAFÉ-RESTAURANT de premier ordre

THÉ-CONCERT TOUS LES JOURS de 3 1/2 à 6 1/2 H.
LE DIMANCHE SOIR DINER-CONCERT

AU
FILET
de **SOLE**

TOUT PREMIER
ORDRE

La cuisine
française

Des spécialités

Des vins réputés



SALONS

Ascenseur

Paul
Bonillard

propriétaire

Téléph. 8812

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

DE BROUCKÈRE

pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert COLIN

ADMINISTRATION :
4, rue de Berlaimont, 4
BRUXELLES

ABONNEMENTS	Un an	6 mois	3 mois
BELGIQUE	fr. 30.—	16.—	9.—
ÉTRANGER	fr. 35.—	18 50	—

COMPTE CHÈQUES POSTAUX
N° 16.664

RENÉ STEVENS

Un homme, ma foi, populaire... Un artiste, certes, mais surtout — comme il y consent modestement — le secrétaire des Amis de la Forêt de Soignes, mieux le Sylvain. Sa gloire de sylvain, il ne l'a guère utilisée pour augmenter sa notoriété de peintre. On a eu de lui des tableaux d'une conscience religieuse, des tableaux — toujours des arbres, toujours des feuilles, étangs, drèves, clairières — où, sous le faire d'un parfait artisan, on sentait une âme ingénue et émue, une âme qui a pénétré le sujet et s'en est imprégné, et ce sujet, toujours divers, est toujours le même.

Mais ce que Stevens préfère peut-être à toutes ses œuvres, c'est Son Œuvre; ce qu'il montre encore plus volontiers que ses tableaux, c'est le tableau qu'offre la forêt, la forêt qu'il a non seulement défendue, mais qu'il a fait aimer à des milliers de gens.

Ah! quand il parle de sa forêt, avec sa voix mâle et profonde, les hêtres tressaillent et les petites dames qui sont enrôlées sous la bannière des Amis de la Forêt de Soignes frémissent... surtout si, à ce moment, le sylvain plante sur elles le regard aigu de ses bons yeux d'or sombre — les regards mêmes de Pan. Et les petites dames s'inquiètent et cherchent à voir: le sylvain n'aurait-il pas les oreilles un peu pointues?

Une campagne vient de s'ouvrir pour défendre tant de bois condamnés par M. Mercanti, et que certain conseil supérieur des forêts ne faisait guère mine de protéger. (Pardieu! il recèle, entre autres phénomènes, un superbe marchand de bois.) Des journalistes, des gens de lettres, des peintres s'étaient ligüés, ils avaient appelé le sylvain, déjà tout flamboyant d'une ardeur toujours jeune, comme celle des faunes et des satyres... La menace paraît avoir suffi.

Et puis, on peut bien croire, soit dit entre nous, que la forêt avait des amis en bon lieu.

Mais c'était le moment de faire connaître un peu plus le sylvain, et comme nous lui avons écrit pour lui demander de préciser certains points de sa biographie, il nous répondait par cette lettre charmante et modeste, où il se révèle mieux que nous ne pourrions le révéler.

« Vous me demandez mon autobiographie artistique. Ma foi, mon cher ami, je suis un peu dans le cas de ces peuples heureux qui n'ont pas d'histoire (1). Je n'ai pas de talent suffisamment transcendant pour avoir mérité des distinctions honorifiques dans les nombreux salons triennaux où j'ai exposé. A vrai dire, je me rends très bien compte que je ne suis pas du bois dont on fait les lauréats et mon ambition se borne à suffire aux besoins des miens et à vivre ma vie artistique au milieu des bois. Mon bonheur est complet lorsque, par une belle journée d'été, je m'installe devant ma toile, au fond d'un vallon ignoré où la vie forestière grouille autour de moi. Je tâche alors de traduire mes impressions et de faire très humblement la nature telle que je la vois. Et quand je sens que « cela vient », le Roi n'est pas mon cousin...

» Je n'appartiens à aucune école, je n'ai jamais eu de maître et je ne m'inspire d'aucun procédé. Je fais naïvement, sincèrement ce que j'ai devant les yeux. Je trouve la nature tellement belle, dans ses moindres détails, à condition, bien entendu, qu'on lui ait permis de prendre son libre essor, que j'estime que c'est une profanation que de vouloir y changer quoi que ce soit.

» C'est vous dire que mon art n'a rien de commun avec ce qu'il est convenu d'appeler « l'art moderne »

(1) Qu'il dit ! (N. D. L. R.)

HIRSCH & C^{ie}
Rue Neuve BRUXELLES

Robes
Manteaux
Fourrures

ou dernier bateau. Peut-être peut-on dire que je suis naturaliste. Jamais je ne travaille chez moi et j'achève jusqu'à la signature tous mes tableaux sur nature.

« Lorsque le temps n'est pas trop défavorable, je pars le matin à la première heure, le sac garni de vivres, pour la forêt. Je n'en sors qu'à la nuit. Voilà ma vie de tous les jours.

« J'appartiens à une famille d'artistes. Mon père et mon frère étaient peintres.

« J'ai fait mes premières études artistiques à l'Académie d'Ixelles, mon patelin natal. Plus tard, j'ai suivi les cours de l'école de peinture de l'Académie de Bruxelles, sous Stallaert et Robert. Vous voyez qu'il y a belle lurette! »

Ainsi s'exprime bonnement notre sylvain et sincèrement, et on comprend très bien que sa peinture ait une valeur exceptionnelle pour ceux à qui la nature inspire piété et loyauté...

Dès maintenant le nom de Stevens vivra comme la forêt qu'il a voulue immortelle. Mais se souvient-on encore qu'il a failli connaître les rigueurs de la justice pour avoir détérioré (oui!) la forêt?

C'était vers 1910... Stevens se révélait à la ville et au monde. Il allait fonder sa ligue.

Cependant, pipe au bec, par un beau jour, il brossait une toile dans sa forêt. Survint, indiscret selon l'usage bourgeois, un jeune galapiat flanqué de ses parents et qui regarde par-dessus l'épaule du peintre.

« Mais, dit le galapiat, c'est M. Stevens. »

On se connaissait, on cause, car ce sylvain trapu est débonnaire. Il explique incidemment:

« Oui, j'ai choisi ce coin... Il y a là un sujet qui me plaît... Voyez-le d'ici... J'ai dû, pour me camper, casser cette brindille. »

Il montre la brindille. La conversation continue. Et, peu de jours après, Stevens apprend qu'il est poursuivi en police correctionnelle pour avoir masqué la forêt...

Daphnis accusé d'avoir détérioré Chloé n'aurait pas été plus stupéfait... C'est que le galapiat appartenait à l'administration... et que l'administration,

LA GRANDE MARQUE SANDEMAN



En dégustation
dans les
BONNES MAISONS

Demandez prix courants

Tél. B. 3433.

Dépositaire : Cl. KLOMPERS
Rue Cornet de Grex, 1 **BRUXELLES**

en ce temps-là, n'aimait pas Stevens. Mais depuis...

L'affaire se dénoua en police correctionnelle. Charles Buls apporta à Stevens le témoignage d'une estime qu'il ne prodiguait, fichtre! pas.

On entendit un brillant avocat; il y eut aussi un modeste témoin à décharge. Ce dernier a mal tourné: il est devenu moustiquaire; en revanche, l'avocat est devenu premier ministre. Stevens fut acquitté.

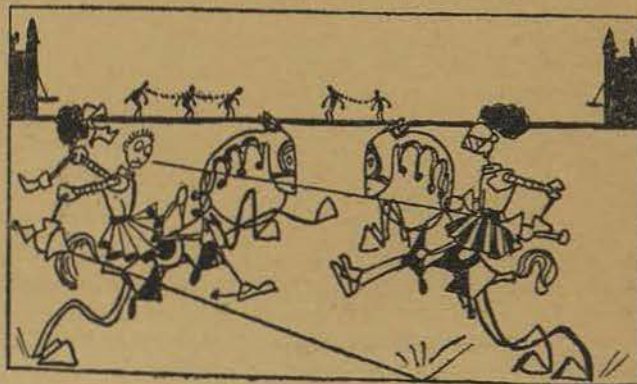
???

Un proverbe arabe dit qu'un homme qui a planté un arbre n'a pas perdu sa vie.

Stevens a « gagné » la sienne le plus noblement du monde, et l'amitié des hêtres.

Avec ça, on peut s'asseoir sur les prix triennaux.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



Le petit pain du jeudi

A M. Carton de Wiart

PREMIER MINISTRE

Monsieur le Ministre,

Répondant à un rédacteur de *La Liberté*, qui vous interrogeait sur l'entente économique franco-belge et sur divers problèmes de moindre importance, vous lui avez donné une bien mauvaise nouvelle: vous lui avez dit qu'il n'était pas question de supprimer les passeports entre les deux pays.

Car c'est vraiment une mauvaise nouvelle, monsieur le ministre. Ces passeports empoisonnent réellement la vie d'innombrables voyageurs qui font la navette entre la France et la Belgique; ils leur font perdre un temps énorme et, depuis l'explicite augmentation des tarifs belges, ils entravent positivement les relations. Par-dessus le marché, ils sont inexplicables; il n'y a pas un Belge allant à Paris, pas un Français se rendant à Bruxelles, qui, lorsque le monsieur, d'ailleurs poli, qui vient lui demander ses papiers, a fait sa tournée, n'ait dit, en haussant les épaules: « A quoi bon des passeports entre deux pays alliés et en temps de paix? On se demande quelle est la raison?... »

La raison! Vous en avez donné une, monsieur le ministre. Mais c'est une bien mauvaise raison. Vous avez dit: « Le bolchevisme n'est pas une illusion », ou quelque chose d'approchant. Le bolchevisme! Vraiment, monsieur le ministre, vous auriez pu trouver mieux. Admettons que le bolchevisme ne soit pas une illusion, croyons

fermement à l'existence du bandit au couteau entre les dents, dont M. Clemenceau s'est si habilement servi pour faire les élections en France. Mais, voyons, monsieur le ministre, vous êtes écrivain. Vous savez bien que jamais on n'a arrêté une idée, ni même un conspirateur en lui demandant ses papiers. Vous ne vous imaginez pas, vraiment, que Trotzky envoie des émissaires par la ligne de Paris pour embêter le gouvernement belge. Et s'il les envoyait, pourriez-vous refuser le visa à Rappoport ou à Anatole France ?...

Le bolchevisme ! monsieur le ministre, Mais, la meilleure propagande qu'on puisse lui faire dans nos pays, ce sont les vexations, réquisitions et tracasseries sans nombre que l'administration continue à imposer aux citoyens. Le sinistré, à qui on réclame pour la dixième fois son extrait de naissance, son certificat de bonne vie et mœurs, son contrat de mariage, quand il réclame les dommages de guerre qu'on lui a promis, est généralement saisi d'un accès de bolchevisme, et le monsieur, qui a perdu une journée à faire viser son passeport et à qui on réclame soixante-cinq francs pour ce papier inutile, s'est pris d'une certaine sympathie pour le régime des soviets que, d'ailleurs, il ne connaît pas. Et puis, s'il s'agit d'une simple question de surveillance, que signifie cette taxe, presque prohibitive, de soixante-cinq francs, imposée même aux Belges qui rentrent dans leur pays ?

Ces soixante-cinq francs arrêteront les touristes ou les pauvres gens qui ont des enfants ou des parents à aller voir de l'autre côté de la frontière ; ils n'arrêteront jamais le terrible émissaire de Trotzky.

Le bolchevisme ! Sérieusement, ne vous êtes-vous pas payé la tête du rédacteur de *La Liberté* ? Dites que vous avez besoin d'argent, que vous ne voulez pas contrister le rond-de-cuir qui veille sur le régime des passeports comme Fafner sur l'or du Rhin, que M. Leygues prélève sur la taxe des passeports un tantième pour ses cigares, que le syndicat des photographes vous a menacé de ses foudres au cas où vous le priveriez de cette source de bénéfices, que vous avez voulu donner des gages à Van Cauwelaert, pour qui tout ce qui vient de France est empoisonné. Mais ne dites pas que, par le moyen de ces assommantes paperasses, vous voulez préserver le pays du bolchevisme !

Et si encore cela aidait sérieusement votre ministre des finances à boucler son budget ! Mais nous nous sommes laissé dire par des gens que nous avons tout lieu de croire parfaitement au courant, que presque tout l'argent que l'on extorque ainsi à de malheureux voyageurs passe en frais de bureau ou... mieux encore dans la poche des agents consulaires. Car — et ceci devient tout à fait comique — quand il s'agit de consuls de carrière, la taxe

revient au trésor ; quand il s'agit d'agents consulaires — lesquels sont beaucoup plus nombreux que les consuls de carrière, — c'est à leur profit qu'ils la touchent. Il paraît que l'agent d'une ville du Nord se fait ainsi des mois de vingt à trente mille francs. Une paille ! En voilà un citoyen qui doit bénir le bolchevisme !

Voyons, monsieur le ministre, vous êtes un homme intelligent, un esprit ouvert et libéral ; vous croyez à la nécessité de l'union étroite de la France et de la Belgique, écoutez la voix de la raison et non la voix administrative et routinière. Allez trouver M. Leygues et dites-lui : « Le régime des passeports entre la France et la Belgique embête tout le monde. Ce ne sont pas les quelques centaines de mille francs qu'ils rapportent au gouvernement qui nous feront sortir de notre misère. Si vous avez un quarteron de bolchevistes en France, nous en avons à peu près autant en Belgique. Nous pouvons, sans danger, échanger nos Jacquemotte et nos Rappoport. Satisfaisons le public et, d'un commun accord, supprimons les passeports. »

Nous avons des raisons de croire que M. Leygues ne dirait pas non, et vous auriez plus fait pour l'entente franco-belge que vingt discoureurs de congrès !

POURQUOI PAS ?

→ **TAVERNE ROYALE** - 23, Galerie du Roi - Bruxelles ←
THÉ - PORTO - VINS
FOIE GRAS FEYEL DE STRASBOURG
 Td. B. 7690 -- LIVRAISON PAR AUTOMOBILE -- Td. B. 7690

La deuxième foire commerciale de Bruxelles

C'est avec un véritable enthousiasme que les industriels, les négociants, les commerçants belges et étrangers sollicitent leur admission à la deuxième foire commerciale de Bruxelles. Les emplacements s'enlèvent rapidement, et le comité exécutif prévoit, dès maintenant, que, malgré le vaste espace dont il dispose au Cinquantenaire, il ne pourra accueillir toutes les demandes de participation.

Cette deuxième foire aura un caractère beaucoup plus intéressant et attrayant que la première. Celle-ci fut en réalité une expérience couronnée de succès, qui a permis au comité exécutif de se rendre compte des améliorations et des modifications qu'il y avait lieu d'apporter dans l'organisation de la deuxième foire. Cette dernière supportera, avec succès, la comparaison avec les efforts réalisés dans les autres grandes villes qui ont également leur foire commerciale.

La deuxième foire commerciale de Bruxelles constituera une importante manifestation de la vitalité belge dans le domaine industriel et commercial, malgré les cruelles épreuves supportées par notre pays.

Rappelons que les bureaux de la foire commerciale sont situés 19, Grand'Place (s'y adresser pour tous renseignements).

COMME DU BEURRE

ERA

AUX FRUITS D'ORIENT

P. LIETART

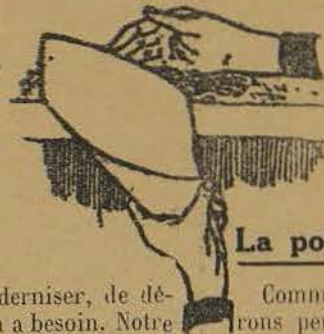
RUE NEUVE, 65

ROBES ET MANTEAUX

Bruxelles (Tél. B 5740)

Liège-Namur

Les Miettes



de la Semaine

Mœurs diplomatiques

On prête à M. Jaspas l'intention de moderniser, de démocratiser la carrière. Le fait est qu'elle en a besoin. Notre corps diplomatique est encombré de fils de famille qui n'ont pour eux qu'un joli nom, une éducation bien « conforme » et quelques bonnes manières.

« Misère des temps ! » dit la douairière, où l'élégance et la politesse vont-elles se réfugier si les ambassades sont envahies à leur tour par des gens qui ne sont pas nés ?

— Eh, madame ! La carrière n'a pas attendu la démocratisation de M. Jaspas pour devenir un monde aussi mêlé que les autres. Ce sont les puissances étrangères qui ont commencé. »

Chose curieuse, c'est que la République française, laquelle s'accommode parfaitement de la mauvaise éducation de ses parlementaires et de ses ministres, qui a tenu le plus longtemps à maintenir un certain bon ton dans sa diplomatie. Les roturiers qui y entraient tenaient essentiellement à se montrer aussi hommes du monde que les gentilshommes. Mais, comment résister à l'afflux de diplomates nouveau style, que nous envoient les deux Amériques, sans parler des pays neufs que nous avons inventés depuis la guerre ?

Il y a là des docteurs, des avocats, des journalistes, des parlementaires, dont on a fait brusquement des ambassadeurs ou des ministres plénipotentiaires et qui, ignorant tout des usages, font la terreur des secrétaires chargés du protocole.

Et le pire est, qu'ils ont des femmes souvent encore plus difficiles à... apprivoiser. Une Parisienne, fût-elle née rue Mouffetard, s'en tire quand elle a une bonne couturière et quelque prudence, mais, une Albanaise ou une Tchéco-Slovaque ! N'oublions pas que ces pays ont commencé par envoyer promener leur aristocratie. Alors il arrive parfois des accidents. Ces dames sont très susceptibles et tiennent à l'étiquette, comme si elles étaient grandes d'Espagne. Tout cela met une certaine gêne dans les relations mondaines du corps diplomatique. Mais on s'y est tant ennuyé pendant des générations qu'on a fini par voir arriver avec joie... madame Sans-Gêne.

Restaurant « L'Amphitryon »

(PORTE LOUISE)

À la demande de ma nombreuse clientèle, un concert artistique aura lieu, tous les soirs, pendant les fêtes de Noël et de Nouvel An. À cette occasion, un souper fin sera servi à prix fixe. Prière de retenir ses places.

Téléphone Br. 2637. — Salle pour banquets.

Ind Coope & Co.

Stout et Pale Ale, les meilleurs.

La politique des poètes

Comment finira l'aventure de d'Annunzio ? Nous le saurons peut-être à la fin de cette semaine, car les événements se précipitent à la régence de Fiume.

Il paraît que les Fiumains commencent à la trouver mauvaise et souhaitent d'être délivrés au plus tôt de leurs encombrants protecteurs. Ils en ont soupé de la poésie, et partagent de plus en plus l'avis du bonhomme Chrysale : on vit de bonne soupe et non de beau langage. Le dictateur prodigue les discours et les proclamations, mais la soupe devient de plus en plus rare. Seulement, les Fiumains n'ont pas voix au chapitre : les *arditi* demeurent fidèles à leur commandant-poète, qui continue à jouer au condottiere. Se laissera-t-il magnifiquement mourir de faim ? Exécutera-t-il, comme il l'a annoncé, une sortie désespérée, provoquant une « lutte fratricide », dont il s'efforcera de rejeter la responsabilité sur le ministre Giolitti ? S'offrira-t-il en holocauste et victime expiatoire ? Ira-t-il faire le plongeon final dans la *mare amarissima*. Il en est bien capable.

Le fait est que sa situation est sans issue. Après cette aventure, le voyez-vous reprenant sa vie désenchantée d'homme de lettres magnifique et besogneux, ou, recevant en compensation de sa paix une aimable sinécure — *otium cum dignitate* : il a souvent frôlé le ridicule ; il n'y est jamais tombé tout à fait.

En vérité, du point de vue de la fantaisie et de la poésie, ce fut une assez belle aventure que la sienne, une aventure romantique qui eût enchanté lord Byron. Dans le morne drame politique qui se joue depuis deux ans, il a apporté la note pittoresque. Alors que la lecture des livres blancs, bleus, verts ou rouges, que publient de temps en temps les gouvernements, est généralement d'une désolante aridité, on passe une heure charmante à parcourir les *Actes et communiqués du bureau des relations extérieures de la régence de Fiume*. On y voit comment un poète sait manier l'invective. Le président Wilson et M. Lloyd George en prennent pour leur grade, le premier surtout. « Il est le symbole vivant de tout ce que l'Europe a produit de pire depuis cent cinquante ans, le résidu des plus vaines et des plus ineptes théories nées sur le vieux continent. Jamais, dans l'histoire, tant d'hypocrisie ne fut unie à tant de brutalité. » Quant à l'Empire britannique, « faisant peser sur l'Irlande, l'Égypte, l'Inde, le joug le plus cruel et le plus inique, il s'est rendu, plus que n'importe quel autre Etat accusé de crime militariste, indigne de la confiance et de l'estime des peuples civilisés ». La Société des Nations : c'est « un instrument dont l'Empire britannique et les autres Etats capitalistes prétendent se servir pour assurer leur hégémonie sur le monde ; elle représente virtuellement un groupement sans force d'intérêts stratégiques bancaires ou coloniaux ».

De tous les hommes d'Etat, il n'y a guère que Lenine et le général Zelikowsky qui trouvent grâce devant la verve du dictateur fiumain, et il est persuadé que « le grand courant idéal et mystique, né en Russie, trouvera en Italie, sur le sol de Rome et sur la terre édue de Fiume, l'antique matrice qui donna aux arts et aux lois leur parfaite mesure ».

Au fond, la sympathie du plus aristocrate des poètes, pour le père Ubu de Moscou, n'est pas aussi paradoxale qu'elle en a l'air. Les poètes ont toujours eu de la sympathie pour les aventuriers.

Tout cela serait fort réjouissant si les peuples ne payaient pas les pots cassés.

Conciliez vos intérêts et sentiments

MACHINE A ÉCRIRE « JAPY » Fabrication française
G. G. Abels, 62, M^e Herbes-Potagères. — Téléphone 115,73

La conférence technique de Bruxelles

Pour la première fois depuis que l'on travaille à obtenir de l'Allemagne les réparations qui ont été inscrites solennellement dans le traité de paix, il semble que l'on soit sur le point d'arriver à un résultat.

Il a été entendu que cette conférence de Bruxelles était une réunion d'experts et ayant uniquement pour tâche d'examiner, de concert avec les Allemands, la situation économique de l'Allemagne et sa capacité de paiement; mais il va de soi que si de cet examen on arrive à conclure à des suggestions pratiques sur le moyen d'obtenir enfin des réparations, un grand pas sera accompli. La commission des réparations, les chefs de gouvernements, tous les augures qui ont l'air de gouverner le monde, n'auront plus qu'à s'en attribuer le mérite et à les mettre à exécution.

Cette conférence de Bruxelles n'a pas terminé ses travaux; elle doit les reprendre le 15 janvier, mais, dès à présent, l'impression est bonne. Pour la première fois, les négociations, ou plutôt les discussions, ont été conduites par les délégués français. Ceux-ci, à la vérité, MM. Seydoux et Chéysson, paraissaient bien modestes, le grand public les ignorait complètement; ils n'ont été ni ministres, ni rapporteurs parlementaires, ni ambassadeurs: ce sont de hauts fonctionnaires, mais ce ne sont que des fonctionnaires. Seulement, ce sont des fonctionnaires qui connaissent leur métier et qui ont étudié la question; ce sont des fonctionnaires qui ont eu le temps de prendre leurs renseignements, de constituer des dossiers et d'avoir des idées.

Et cela suggère que, peut-être, l'origine de tous nos mécomptes, aux uns et aux autres, ce fut la place énorme prise dans toutes les négociations depuis deux ans par des

hommes politiques, parfois éloquentes, souvent un peu vieillis, comme il arrive généralement à des hommes politiques arrivés à des situations considérables et qui, en tous cas, n'étaient nullement préparés à ces négociations politico-financières, qui sont particulièrement difficiles.

On a dit beaucoup de mal des diplomates et, certes, l'esprit général de la Carrière, dans tous les pays, est assez médiocre, mais il y a tout de même dans tous les pays quelques diplomates intelligents, et ceux-là ont l'avantage sur les hommes politiques, même intelligents, de savoir ce que c'est qu'une négociation. Or, c'est ce qu'ignoraient complètement les parlementaires fantaisistes qui ont négocié le traité de paix. « Ils étaient les trois vieux hommes politiques (Wilson, Lloyd George et Clemenceau), qui avaient, avant tout, à apprendre ce que c'était que la politique étrangère, disait M. Steed, rédacteur en chef du *Times*. Ils ont trouvé cela très amusant, et ils ont perdu trois mois à se faire expliquer ce que nous connaissons tous. » Si les avocats et les politiciens reconnaissent enfin qu'ils n'ont pas la science infuse et qu'ils peuvent avoir recours sans déchoir aux spécialistes, on finira peut-être par aboutir à quelque chose.

Au tea-room de la « Royale »

Toutes les familles apprendront avec plaisir que, le 1^{er} janvier, un nouvel orchestre, des plus entraînant, commencera ses auditions et jouera les dernières danses parues.

Officiel et sensationnel

On a lu, dans le *Moniteur*, ce curieux avis:

Considérant que la suspension de la réglementation actuelle, à l'occasion des fêtes de Noël et de Nouvel An, peut se justifier par le fait de ne pas empêcher l'accomplissement de coutumes traditionnelles et de ne pas nuire aux intérêts légitimes de l'industrie de la pâtisserie, les restrictions relatives à la fabrication, à la vente et à l'exposition en vente des pâtisseries fraîches à base de farine, de lait, beurre et œufs sont exceptionnellement levées pendant la période prenant cours le 23 décembre 1920 et se terminant le 5 janvier 1921 inclusivement.

On nous affirme qu'un autre avis va paraître au *Moniteur*:

Considérant que l'année 1920 se terminera officiellement le 31 décembre;

Nous, Ministre du Ravitaillement, avons arrêté et arrêtons: L'année qui commencera le lendemain 1^{er} janvier s'appellera **année 1921**;

N'étant pas bissextile, elle ne comportera que 365 jours;

Pendant toute la durée de la prédite année 1920, l'atmosphère sera ambiante;

Et chargeons nos inspecteurs du ravitaillement de tenir la main à l'exécution du présent arrêté.



Sobriquets

Le *Merle blanc* a sélectionné les sobriquets que l'esprit parisien a décerné aux hommes du jour, pendant l'année 1920. Il en est de fort amusants et de fort rosses :

- M. Ignace : *Chéri Biribi* ;
 M. E. Combes : *l'antimoine* ;
 Le ministre des finances, François Marsal : *Mors-aux-Poches, Notre-Saigneur, Sidi Bel-à-Baisse* ;
 M. Georges Mandel : *le ministre de la narine* ;
 M. Clemenceau : *le Perd-la-Victoire, le vain vieux, le vieux chêne sans gland, le chouan du départ* ;
 M. R. Poincaré : *le remords inconnu* ;
 M. Georges Leygues : *le chauchard de l'Etat, le nouveau Condorcet* ;
 M. Lloyd George : *George Sang, le débrouillard de la Tamise, le péril John* ;
 Lieutenant-colonel Rousset : *le roman d'une lame de chambre* ;
 M. Binet-Valmer : *Anatole Suisse* ;
 M. E. Brioux : *le prêcheur à la ligne* ;
 Joffre-le-Silencieux : *la carpe des opérations, le maréchal errant* ;
 Landru : *l'homme-à-poêle* ;
 Monsieur le bureau : *Néron-de-cuir* ;
 André Brûlé : *le mâle des Dendes* ;
 M. Venizelos : *le coup de l'Etrillé* ;
 Léon Daudet : *le sous-pape de la sûreté* ;
 Miss Compton : *la cabote anglaise, la planche de chahut* ;
 Henri Bordeaux : *le mou de Vaux, le marquis de Fade* ;
 d'Annunzio : *le Conquisador* ;
 Vilgrain : *Place au jeûne, l'ami Carême* ;
 Le ministère Clemenceau : *le cabinet de la dépense nationale, le Faministère, le comité de la crève générale* ;
 La défaite du général Wrangel : *Crimée-Châtiment* ;
 Loucheur : *le maréchal Fauche, le malin de la galette, le coke gaulois, le soutien de famine, etc.*



STOUT ET ALES
 Met l'âme en joie
 Comme Pourquoi Pas ?
 Tél. : Bruxelles 112.81
 Anvers 4734.

Savante jeunesse

Quelques questions posées cette année par M. X..., interrogateur d'histoire et de géographie, au nom du jury central d'homologation :

« Quelle était la valeur numérique de la cavalerie romaine ? »

» Parlez-moi de Mathilde de Toscane.

» L'histoire des Deux-Siciles, depuis la conquête par Robert Guiscard jusque François I^{er}.

» Quelles étaient les fonctions du vicomte dans le comté de Flandre et quel était le nom du territoire placé sous son autorité ? »

Heureux les récipiendaires auxquels ces questions ont été posées !

???

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Rendons à César

M. Urbain Gohier, notre redoutable et magnifique confrère, nous dit qu'elle est de lui l'histoire où la bedaine d'un Rothschild provoque, de la part d'un Anglais, une plaisanterie fort salée.

Nous aurions dû nous en douter. Et profitons de l'occasion pour signaler, à ceux de nos lecteurs qui aiment manger du juif tout cru, la publication hebdomadaire d'Urbain Gohier, *La Vieille France*.

Cette vieille France a un rude coup de dents.

???

80 ans ! C'est un beau terme, c'est l'anniversaire que fête aujourd'hui la maison VANDEPUTTE, réputée pour ses assortiments en soierie-nouveauté pour dames ; à cette occasion, elle prépare de grands agrandissements qui seront précédés d'une mise en vente exceptionnelle.

Arrêtons les frais

Au temps de Voltaire, il fallut un calculateur : ce fut un danseur qu'on choisit.

A notre époque, jusqu'en ces derniers temps du moins, on choisissait généralement un avocat, mais les écus continuaient à danser tout seuls.

Enfin, Theunis parut, ministre des finances, qui, d'un doigt ferme et sûr, entend régler ces danses.

Il fallut d'abord apprendre aux députés ce que c'était qu'un budget, car la plupart les votaient comme M. Jourdain faisait de la prose — à part cela que M. Jourdain, sans le savoir, faisait de bonne prose et que nos honorables votaient d'imbouclables budgets. Theunis prétend que deux et deux font quatre. Quand vous ne pouvez vous bâtir un palais, contentez-vous d'une chaumière.

Si vous n'avez pas de quoi vous payer par exemple une pelisse de 5.000 francs, achetez-vous un pardessus de 125 (d'occasion, évidemment), et si vous constatez qu'il vous manque quatre cents millions pour exécuter les travaux d'une jonction, relevez le col du pardessus, ci-dessus, soufflez dans vos doigts et battez la semelle.

Ça, c'est au moins une danse économique.

Et puis ?

Et puis, c'est tout, en attendant mieux.

En tous cas, la seule jonction qui s'impose pour l'instant est celle des deux bouts.

Bien parlé, colonel.

???

Les amateurs de vins fins du Beaujolais, du Mâconnais et de la Bourgogne s'adressent à la maison Colin-Arcq, 63, rue de l'Abondance, Bruxelles, qui possède un assortiment des meilleurs crus de la récolte 1915, exceptionnellement réussie.

Un gros polisson

La Semaine d'Averbode — vieille connaissance — a une rubrique intitulée « Boîte aux lettres », rédigée par un pieux personnage, qui donne ces conseils.

Rêve de vingt ans. — 1^o Oui. — 2^o Aucune sortie seule avec votre fiancé, c'est contre les usages du monde. — 3^o Evitez-lui autant que possible les occasions de faire ces croquis à votre insu. — 4^o La Pavane était une jolie et très convenable danse de nos aïeux. — 5^o Je vous réponds par ce conseil d'Alex. Dumas fils, le pornographe, à un père de famille : « Il ne faut jamais mener sa fille au théâtre, disons-le une fois pour toutes.

Ce n'est pas seulement l'œuvre qui est immorale, c'est le lieu. »
 — 6° Dussiez-vous paraître ridicule, n'assistez pas en décolleté ni en manches courtes à ces grands dîners. Souvenez-vous que vous avez une âme à sauver, que vous devez plaire à Dieu avant de plaire aux hommes. Ayez pour devise celle de l'hermine de Bretagne : « Potius mori quam foedari » : « Plutôt mourir que me tacher d'une souillure. » Je trouve que ces nudités sont un affront aux maître et maîtresse de maison où l'on est invité; c'est tout bonnement leur signifier : vous n'avez pas assez de viandes rôties à votre table, je vous en offre de la fraîche.

Voyez-vous ce gros polisson d'Averbode qui a des appétits de cannibale !

Les savons Bertin sont parfaits

Géographie

Un lecteur nous écrit :

Il y a quelques jours, un de nos ouvriers se présente à Tour-et-Taxis, avec un colis à expédier à l'adresse ci-dessous :

MM. ingénieur Bertani & Co,
 4, Via Dante,
 Milan.

L'employé se fâche, bilfe la seconde ligne de l'adresse et répond à notre homme : « Mais, voyons ! pour Milan, c'est pas viâ Dante, c'est viâ Sterpenich !!! »

La Buick 6 cylindres

L'excellence de la voiture BUICK, au point de vue mécanique, ressort dès le premier jour, et l'usage prolongé ne fait qu'en accentuer l'évidence. Demandez à celui qui possède une BUICK ce qu'il en pense.

Les sonnets médicaux du D^r Camuset

LE BONBON LAXATIF

Je suis un aimable hypocrite,
 Car je mens pour faire le bien ;
 Je n'ai qu'un but et qu'un moyen :
 Plaire d'abord, guérir ensuite.
 Blanche comme une stalactite,
 Ma robe en sucre dit combien
 Je séduis le petit chrétien,
 Pris par la gourme ou l'entérite.
 Craintive à l'ombre du danger,
 La maman court me mélanger
 A d'autres bonbons plus sincères,
 Mais Dieu guide le cher enfant.
 Il me choisit, m'avale, et rend...
 Le calme à ses petits viscères.

"CARLTON" RESTAURANT

PORTE DE NAMUR

*Le seul établissement mondain
 où l'on s'amuse sans jazz-band
 Tout premier ordre -:- COTILLONS*

On nous écrit :

Mon cher « Pourquoi Pas ? »

Ne pourriez-vous pas me donner un conseil? J'ai reçu une feuille de papier sur laquelle il est mis : « Impôts sur les revenus, taxe professionnelle, supertaxe ».

Je ne suis ni fonctionnaire, ni employé, ni salarié; je n'ai pas de siège social; je ne possède absolument rien, si ce n'est mon collier de perles, un manteau de fourrure, quelques robes et du linge aussi qui n'est pas trop mal. Mais tout cela ne rapporte rien, et le seul argent que j'ai, c'est celui que mon petit ami me donne : beaucoup, quand il en a, et peu, quand il est dans la dèche.

Comme je l'aime d'amour, ce petit ami, j'espère que le gouvernement ne considérera pas cela comme un revenu professionnel !

Je suis pourtant bonne patriote et je voudrais faire mon devoir, mais comment faire?

Dans quelle colonne, à quelle ligne dois-je écrire?

Que puis-je déduire comme dépenses? J'en ai beaucoup. Venez à mon aide, mon cher « Pourquoi Pas ? ».

J'embrasse bien fort les trois moustiquaires.

Votre bien dévouée,
 Ginette.

Ça, c'est bien gentil, mademoiselle, mais vous nous posez une question de colonne un peu troublante. Nous vous mettrons en rapport avec le spécialiste de la maison.



*Tout le monde cire
 ses chaussures au "Prestax".
 Moi pas... Je suis un âne!!*

La fête annuelle de l'« Entr'aide » sera donnée au profit de la Caisse de prévoyance des infirmières de l'école Edith Cavell, et aura lieu le dimanche 23 janvier 1921, à 2 h. 3/4, en la salle de l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart.

Le comité s'est assuré le concours de la célèbre société royale de chant « Les disciples de Grétry », de Liège.

Le concert sera suivi d'un thé dansant.

COMME DU BEURRE

ERA

AUX FRUITS D'ORIENT

Un Cadeau Unique!!!
LA —
Pipe JEANTET
de Luxe



En vente dans toutes les Premières Maisons du pays.

Correspondance

Bruxelles, 22 décembre 1920.

Messieurs les rédacteurs du « Pourquoi Pas ? ».

On vient de me communiquer votre numéro du 10 décembre dernier, dans lequel vous reproduisez la préface d'« Eros et Psyché »; emprisonné abusivement dans cette préface, je me demandais comment j'allais pouvoir m'évader, afin de rectifier certaines allégations de l'auteur, comme vous pensez bien que je devais en avoir l'envie et comme j'en ai le droit; vous m'en offrez spontanément l'occasion; je vous en remercie.

Il n'y a pas dans cette préface « toute » la correspondance, et certaine lettre de Giraud a même subi des modifications de texte — erreur de copiste, sans doute! Cela n'a pas grande importance: le morceau est ce qu'on est convenu d'appeler du bon Giraud... et nous savons ce que cela veut dire! Mais les ironistes se trompent souvent au profit de leur virtuosité, et il est parfois nécessaire de rectifier leur fantaisie au profit de la vérité.

Rassurez-vous, je ne disposerai pas de tout l'espace que me réserve votre prodigalité. Tout cela, en somme, n'est pas bien méchant et ne m'atteint pas, sauf en un point; d'aucuns savent avec quel enthousiasme désintéressé j'ai proposé à l'auteur de représenter son œuvre; ils savent aussi fort bien pour quelle raison elle ne fut pas représentée!

Mais, à deux reprises, Giraud fait allusion à un subside mis à ma disposition par un comité privé, afin de consacrer deux mois de ma campagne théâtrale, après l'armistice, à l'organisation d'un cycle belge; le cycle se déroula et je ne touchai pas au subside, dont jamais un centime ne passa dans ma caisse. Ceci est net, je pense, et a déjà fait l'objet d'une lettre que j'ai adressée au « Pourquoi Pas ? » il y a quelques mois, et que vous avez insérée; je tiens à ce que vous le répétiez à ceux à qui Albert Giraud, mal renseigné, et vous, mieux renseignés, continuez à suggérer le contraire.

Tout le reste n'est que de la littérature... Les pièces représentées, et surtout celles qui ne le sont pas, ont leur histoire; j'en connais parmi ces dernières dont nous nous amuserons peut-être quelque jour, ensemble; en attendant, complétons l'histoire d'« Eros et Psyché ».

La correspondance d'Albert Giraud révèle qu'à plusieurs reprises, c'est lui, qui, pour des raisons de santé ou autres, demanda l'ajournement des répétitions. Je n'ai jamais dissimulé les difficultés de réalisation du projet que j'avais conçu, mais, puisque j'avais réussi à mettre à la scène « Le Poète et sa femme », de Francis Jammes, je pouvais espérer, de très bonne foi, y faire se dérouler aussi le roman d'« Eros et Psyché ». Je m'étais adressé, pour les décors, à Albert Dubosq; pour les costumes, à Fernand Khnopff; j'avais proposé, pour la musique, le compositeur De Boeck... Tout cela témoigne de mon ardent désir d'aboutir.

Mais des comédiennes, un autre musicien, passèrent... et je ne pense pas qu'un directeur, responsable de ses initiatives, si déferent qu'il soit pour l'œuvre d'un grand poète, doive, s'il craint d'en compromettre le succès, se courber sous une volonté implacable!

Il est facile et fort amusant d'épiloguer, à propos des multi-

ples incidents, inhérents à une telle entreprise; rien ne résiste à un système de plaisanterie alimentée par des bribes de correspondance et des interprétations facétieuses.

Oui, j'avais proposé, pour le rôle de Psyché, « une jeune débutante, fort jolie, douée d'une superbe chevelure ». Eh! eh! ce n'était déjà pas si mal pour incarner une princesse dont la beauté avait excité la jalousie de Vénus! « Elle disait les vers comme on les dit, quand on sort du conservatoire »; mais d'où sortait donc cette admirable interprète des poètes qui s'appelle Mlle Moreno? « Elle avait une superbe chevelure »; celle de Mélisande a inspiré à Maeterlinck un « drame capillaire » qui n'est pas à dédaigner! Au demeurant, je ne faisais que proposer; l'auteur m'imposait, pour Eros, qui, écrivait-il, « est toujours représenté dans la mythologie sous la forme d'un enfant », Mme X..., dont je ne mets pas en doute le talent, mais qui, de l'avis des meilleurs amis de Giraud, n'était plastiquement pas possible!

Oui, j'avais demandé de la musique — non à autant l'heure, mon budget n'étant pas limité — mais une musique discrète, en interludes dans les intervalles du drame, en commentaire accessoire pour meubler les silences, pour donner de l'harmonie et du rythme au cortège des dieux, et pas une symphonie qui se serait déroulée, sans solution de continuité, d'un bout à l'autre du drame, étouffant le poème, comme l'« Hélène de Sparte », d'Emile Verhaeren, fut érasée, à Paris, sous les trop majestueux décors de Bakst. En tout il faut de la mesure!

Il y avait bien aussi les dieux qui ne courent pas les rues, mais Giraud m'avait un peu rassuré: « Mme X..., m'écrivait-il, est en train de dresser un Mercure. » Ma quiétude fut, hélas, éphémère: un beau jour, le Mercure dressé s'amena, parla... Pour sûr, il plut, ce jour-là, dans l'Olympe! Pour la première fois, je fus un peu découragé. Il en résulta un assez long silence, puis Albert Giraud m'écrivit: « Tu as fait un rêve, moi aussi. Restons-en là, sans amertume. »

Et voilà comment il se fait qu'Albert Giraud, pardon, son poème, ne fut pas joué!

Victor Reding.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Pour la onzième fois, l'agenda P. L. M. vient de paraître. Le premier volume de la nouvelle décennie diffère complètement des précédents recueils. Après une suite de « pages choisies » dues à la collaboration d'écrivains aimés du public, il inaugure un « Carnet des mois », dont les douze chapitres présentent le renseignement positif comme un divertissement littéraire. Le tout est accompagné de remarquables hors-texte en couleurs, de croquis pris sur nature et signés d'artistes réputés, de reproductions photographiques en simili-gravure, de cartes, de « topos » d'excursions; d'un « calendrier de touriste » des plus ingénieux, etc...

Ce recueil de luxe, malgré son tirage en deux tons, la qualité de ses illustrations et leur nombre (il y en a plus de 350), sa reliure de style, n'est vendu que 7 francs. On le trouve, à Bruxelles, au bureau des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, 32, boulevard Adolphe Max. Envoi franco à domicile, sur demande adressée à ce bureau et accompagnée de 8 francs.

Vient de paraître

GEORGE GARNIR

LA CHANSON DE LA RIVIÈRE

(Mœurs mosanes)

Pour recevoir l'ouvrage, adresser fr. 7.50 aux bureaux du
POURQUOI PAS, 4, Rue de Berlaumont, 4

LES ÉTATS D'ÂME

d'un lecteur anonyme de P. P. ?

Pourquoi Pas ?, ce journal dont les lecteurs ont tant d'esprit...
(Le *Thyrse*, mai 1920.)

Foule anonyme, lecteurs de *Pourquoi Pas ?*, regardez-moi, sans envie, monter sur le tabouret de la gloire. Je suis ému, car, si j'y monte avec la complicité narquoise des trois moustiquaires, ce n'est pas, évidemment, pour m'amuser. Non, ma mission est grave : j'ai à me déshabiller... moralement. Mais n'attendez pas que, sous prétexte d'autobiographie, je remonte à mes jours vagissants. Cela n'a d'intérêt que pour la grande histoire. L'exposerai, simplement, deux de mes états d'âme, appuyés sur des faits. Or, il n'en faut qu'un pour juger l'homme, si l'on se fie bénévolement à l'adage quelque peu travesti pour la circonstance : « Dis-moi ce que tu penses, je te dirai qui tu es. »



Ceci dit, je commence :

EN AMOUR

I

Indécis, je froisse, ce soir, toute une série de cartes d'invitation, mais comment sortir ? Il fait un temps à ne pas mettre un pauvre à la porte. Décidément, je reste. Aussi bien, j'ai, ici, dans mon « home », si quiet et si

discret, assez de divertissements. Allumons ce cigare dont la bague me promet un bouquet sans égal, et suivons, des yeux, les volutes bleues de sa fumée qui se traîne mollement vers la lampe et se perd dans sa lumière éclatante.

Je sonne, et dis à Jean, mon domestique, — une fleur :
« Je n'y suis pour personne... »

— Même pour Rara, monsieur ?

— Même... surtout pour Rara.

— Surtout pour Rara ! », s'étonne Jean en sortant à reculons.

Ah ! me voici seul, enfin. Tout en humant ce havane, décidément exquis, accomplissons un petit voyage autour de mon salon, et aimons ces bibelots, devant lesquels s'exaltent mes visiteurs et amis. Voici des Tanagras, payés une somme folle, uniquement parce que, à la vente Michu, une dame, ma voisine, les admirait de ses beaux yeux ardoise. Je m'efforce d'en aimer le geste que... Chose dit charmant. Je m'y efforce, oui, mais dix fois sur dix je n'y arrive pas... enfin. Passons à ces ivoires, que je trouve jaunes et qu'on dit blancs. Ce buste qu'on dit admirable et que j'ai arraché — toujours chez Michu — à un monsieur qui en bavait d'envie. Eh bien, je lui préfère, dût... Chose me traiter de philistin, je lui préfère le buste de Rara, voilà tout.

Et puis, cessons ce voyage qui m'embête et feuilletons cet album qui contient, lui, de quoi dissiper le spleen le plus tenace. On le dit supérieurement artistique, ce lot de dessins et, vraiment, je crois qu'on dit vrai. Il y a dans ces traits, si sobres et d'une apparence si négligée, une vie qui surprend, oui... je l'ai trouvé, le mot... qui « surprend ». Mais, au fait, puisqu'il y a vie, pourquoi l'aimer sur le papier ? Aimons la vie, la vraie, celle qui enjôle, captive, séduit, conquiert, la vie..., comment disais-je tout à l'heure ? Ah ! oui... la vie qui surprend !

Et qu'est-ce que la vie ? Pour moi, elle n'a qu'une âme, qu'une forme, qu'un corps, qu'un nom : Rara.

Et moi, qui lui ai interdit ma porte ; malheur !

Je sonne, et Jean surgit, grave et compassé. J'interroge :

« Qui est venu ? »

— Rara, monsieur.

— Et tu l'as renvoyée ? »

Son visage reste impassible, sa bouche muette ; je m'emporte :

« Crét... ! »

Il sourit et s'efface devant Rara, qu'un parfum précède. Ses dessous remplissent la chambre d'un froufrou onctueux et délicieux à entendre. Elle rit, me tire l'oreille, et me donne des noms d'animaux. Elle est drôle... elle est la vie.

Et moi, je bénis Jean, qui disparaît discrètement. Comme il connaît son maître !... Je vous l'ai dit : une fleur !

II

Damnation ! Je viens de rencontrer Rara au bras d'un monsieur qui m'est absolument inconnu. Qu'un bon ami vous joue de ces tours-là... mais un inconnu ! J'ai été à la hauteur des circonstances ; j'ai gardé une attitude indifférente, dont j'ai été très satisfait. Je m'admire... quel sang-froid !

Rara m'a regardé, mais elle a feint de ne pas me reconnaître. Pas un de ses cils n'a tremblé ; aucun afflux de sang n'a accentué la roseur charmante de son visage. Elle est forte, Rara, fichtre !

On ne s'imagine pas le coup que vous donne la révélation d'une pareille trahison. On se raidit, les yeux s'encarquillent, les mains se crispent... et puis, on s'interroge : quelle sera ma vengeance ? Voilà douze heures que

je me le demande, et je ne me suis pas encore répondu...
Fâcheuse paresse, vraiment.

Mais voilà. Je comprends cette paresse, un peu : Je veux trouver de grands cris indignés, et je les balbutie, ces cris, sans aucune indignation. Tout à l'heure, en traversant le boulevard, j'ai voulu m'abîmer dans ma douleur. Mais une gentille bouquetière m'a offert des violettes — elle ne voyait donc pas mon air sombre ? et je les lui ai achetées en n'oubliant pas de lui demander négligemment son adresse.

Alors, rentrant chez moi, j'ai pris une résolution extrême, héroïque. Pour n'y plus penser du tout, j'ai noté les diverses phases de cette aventure douloureuse. Je les ai notées d'une grande écriture fébrile, hachée de points d'exclamation. Tout mon désespoir est dans ces lignes vengeresses.

Et maintenant, Rara, arrive... je t'attends !

III

Jean, qui est au courant de mes infortunes amoureuses, Jean, pour qui je n'ai aucun secret, aucun, se précipite dans la pièce et m'annonce :

« Monsieur... Rara !

— Laisse-la venir, Jean, tu vas voir... »

Mais déjà Rara fait son entrée. Elle est, ma foi, triomphante et jolie. Il va falloir lutter...

« Asseyez-vous, madame, lui dis-je avec sévérité.

— Flûte pour madame ! dit-elle, désinvolte.

— Madame...

— Flûte ! »

Elle s'élançait vers moi et m'entoure le cou de ses bras enjôleurs. Peste ! raidissons-nous. Ma colère se fond comme neige au soleil ; je défaillais, mais Jean s'interpose et oblige Rara à lâcher prise. Elle s'assied, et je répare le désordre de ma cravate...

« Rara, — puisque « madame » vous déplaît, — vous êtes une friponne. »

Elle se redresse ; ses yeux ont des éclairs ; mais elle les éteint et elle interroge, candide et angélique :

« Pourquoi, m'ami ?

— Rara, vous ai-je rencontrée au bras d'un monsieur ?

— Un monsieur ? non ; un cousin ? oui.

— Rara, est-ce bien le moment de rire ? »

Et j'extrais de mon secrétaire la relation douloureuse de sa trahison. Elle lit, et remarque aussitôt les points d'exclamation qui attestent mes cris de colère. De temps en temps, ses yeux se lèvent vers moi, admiratifs et attendris — et elle finit par ce mot inattendu :

« Ça, c'est drôle ! »

Mais je ne désarme pas, et je m'écrie avec violence :

« Vous vous êtes parjurée !

— Jamais, m'ami ; ah ! ça, non, jamais ! »

Elle a crié cela avec l'accent de la vérité, et ses yeux s'emplissent de larmes. Je suis vaincu, je le sens bien, et, d'un geste impérieux, je renvoie Jean vers des occupations moins psychologiques. Elle sanglote et je m'alarme :

« Rara, pourquoi cette tristesse ?

— Parce que, dit-elle, il me faut cinquante louis, et je te vois si cruel que tu me les refuseras...

— Et qu'as-tu fait des cinquante d'il y a huit jours, Rara ? »

Elle ne répond pas à ma question, mais elle dit avec une tendresse toute filiale :

« Ceux-ci sont pour ma mère... »

Elle se trompe, sans doute ; vingt fois elle s'est dite orpheline ; mais elle me saisit les mains, les presse contre

son cœur et m'attire vers la chambre discrète, où tout peut être dit et consommé. J'offre une résistance énergique d'abord, molle ensuite, et je la suis, enfin, en jetant à mes derniers scrupules le pourquoi de ma capitulation :

« Puisque c'est pour sa mère ! »

DANS LE MONDE

Quoique étourdi et même écervelé, je puis, à force de contrainte sur moi-même, garder une contenance digne et décente dans un monde où l'esprit fuse encore, Dieu merci ! L'autre jour, dans un des groupes qui animaient les salons de la baronne Dubourdon, le vieux général Rompé prétendait, avec l'excessive chaleur qu'il mettait à défendre ses convictions les plus discutables, que la femme d'aujourd'hui, malgré tant d'artifices, avait bien peu de son incomparable aïeule du siècle d'Aspasie. Il vanta le type athénien, l'harmonie de ses lignes, le galbe de ses formes. Et tout cela avec des « bougre ! » interjetés et de nombreux claquements de langue, comme s'il en avait encore le parfum sur les papilles.

Nous étions très amusés. Aristide, un sceptique narquois s'il en fut, attisait la loquacité du vieux militaire, en établissant un plaisant parallèle entre le costume de nos dames et celui des dames de jadis. Le général, heureux de s'étendre sur un sujet qui lui était sympathique entre tous, décrivait volublement et, disons-le, avec une réelle compétence, le péplon des Doriennes, la stola des Romaines, la cloche moyenâgeuse, le grand panier, la robe bouffante sur le vertugadin, et finit, on ne savait trop pourquoi, par le pagne, ce très simple appareil.

Il faut vous dire, pour la clarté de ce qui va suivre, que j'avais gardé jusque-là un très pur silence. Cependant, ce silence finit par me gêner tout de même, le général braquant vers moi, au cours de son exposé, de limpides et francs regards. « Si tu ne dis rien, pensai-je, tu passeras pour un imbécile ; voyons, dis quelque chose. » J'eus grande hâte de m'accorder ce que je réclamais de moi-même. Aussi, voyant le général plisser une lèvre dédaigneuse en parlant du pagne, j'estimais le moment venu, et j'osai dire avec un aplomb qui me donna — ne criez pas au paradoxe — le vertige :

« Moi, général, je prétends qu'un pagne est une mise décente ! »

Damnation ! je m'étais trompé. J'avais voulu dire que le pagne était *indécent*, et j'étais à l'opposé d'une semblable opinion. Oui, je l'affirme, j'étais de l'avis du général ; sa moue méprisante aurait pu être la mienne, et je venais de le contredire. « Reconnais ton erreur », me disait une voix intérieure. « Du tout, du tout ! », dominait une autre voix, non moins intérieure, et j'écoutais celle-ci parce qu'elle avait ajouté, optimiste et joyeuse : « Ça s'arrangera ! »

Déjà le général Rompé m'interpellait :

« Ah ! monsieur, vous trouvez, vous, que le pagne est une mise décente... mais, dites-moi... et le reste, qu'en faites-vous ?

— Quel reste ? fis-je, d'un ton sec et suffisant.

— Eh ! Eh ! Vous me comprenez bien, sans doute, le... reste... le... de la négresse...

— Pour moi, préférerais-je, après ce que dérobe le pagne, il n'y a plus rien. »

Des éventails voilèrent aussitôt les roseurs subites de maints jolis visages. Je perçus même, malgré mon trouble, un petit cri aigu et scandalisé ; et le général tonna :

« Bougre ! Vous êtes un fumiste, monsieur ! »

Je pris une petite attitude qui aurait pu me conduire

sur le terrain ; mais Aristide intervint, ironiquement indulgent :

« Pourquoi fumiste ? Parce qu'il traite ainsi la noire ?... »

J'ai fini.

O lecteurs attentifs ! vous me connaissez par ce qui précède. Maintenant, roulez une cigarette et gardez-vous bien d'applaudir. Je ne suis qu'un comparse de la comédie humaine. Considérez-moi, je vous prie, comme une marionnette, une marionnette qui a perdu pas mal de son dans le coude-à-coude édifiant des hommes, mais dont la bouche est fendue, par cela même, d'un rire éternel ; une marionnette, enfin, comme vous en êtes tous, gens graves ou gais, illustres ou obscurs.

C'est après avoir fait mes trois petits tours que je vous quitte, en vous saluant de mon geste automatique, raide et poli tout de même !



Mgr. Keesen et la suppression du Sénat

Les journaux ayant annoncé que Mgr Keesen se disposait à prononcer un grand discours au Sénat, au sujet du maintien ou de la suppression de cette haute assemblée (101 mètres au-dessus du niveau de la mer), nous avons téléphoné au sénateur-prélat.

« Allo ! allo ! Monseigneur Keesen ?... »

— Wè ! wè ! soà-mème... Keskiifò ?

— C'est Pourquoi Pas ? qui vous téléphone, monseigneur. Il voudrait connaître votre opinion au sujet de la réorganisation ou de la suppression du Sénat.

— Ah ! c'est Porkwapà ? Ze souis hereux de klapper un peu avec vous ; j'aime bocò Porkwapà ?... ; voilà déjà longtà qu'on n'a plus cosè assàbel.

— Merci, monseigneur.

— Il n'y a pas de kwà, mon ami... Eh bien, on dit bocò de mal du Sèlat parce qu'il y a dans notre assàblée, un certain lombre de sèlateurs hors d'usàche, perinde ac cadaver. Tenez, quand j'y suis àtrè — ye vous parle de déjà bien longtà — il y avait un sèlateur flamà qui était retombé en afàce ; depouis cetépòke, il en est sorti et maintènà, il est de nouveau retombé dedà...

— Une troisième enfance ?

— Wè, wè !... Mais ce n'est pas parce qu'il y a une poàre gattée que l'on doàt zeter toulpagnet. Le Sénat est une instetechon absolumà lécessaire. Si le Sénat n'existait plus conchetutuchionnellemà, kiski pourrait élever dans cette assàblée, tous le-z-ààs, à la fache du modàtier, la



protetachon indispàssàbel contre la destrekchon de po-voàr temporel de notsainperlepapp et la supprechon de notre àbassadeur au vaticà, près de Chien-Sèche ?

— Ce ne serait ni vous, ni personne, monseigneur.

— Wè ! wè ! Chest che que zallais dire. D'ailleurs, tous les sèlateurs, qui espèrent être rei-elùs, tiennent au maintien de Sèlat. Les otres s'en moquent. Cela est tumain, mon ami : vanitas vanitatum. Yayoute... Mamoiselle, ne copez pas la kòmenekachon... Merci, mamoiselle... Je reprà... on avait copé : Yayoute... Comment ?... Mais non, mamoiselle, ze ne chouis pas en conversachon avec le zardin jòloziek d'Averss, ze klappe avec Porkwapà... Yayoute donc que le Sèlat est un pavoar pondéràteur ; le char de l'Etat ne peut pas navigher sans lest. Eh bien ! le Sèlat, c'est le lest indespàçàbel, comprenez-vous, mon ami ?

— Très bien, monseigneur.

— Les sèlateurs, c'est comme la sopàpe de churté de l'èdèfice latiotal. Chest porkwà nous devons defàdre notre droat à l'ekyechtàce, àverèkontretouèce. Chest la chazesse même qui le veut.

— La sagesse ne va jamais sans quelque malice, monseigneur...

— Wè ! wè !

— Permettez-nous donc de vous dire que vous êtes malin comme un sage.

— Keskevodieies ? ? Keskidì ! ? ! Que je souis malin comme un quoi ?

— Comme un sage, mais oui, monseigneur !

— A la boleure... j'avais mal compris.

— Et votre institut de Tessenderloo, pour le perfectionnement de la langue française d'expression limbourgeoise ?

— Il va à la douce, merci bien. Nous avons bocò de nouvelles inskrepchons : M. Poincaré, Mme Rose Amy, M. Borgenon, M. André Brùlè ; mamoiselle Feline Verbiest ; il paraît que nous allons avoir ossi Vènezèlòèce : il a le tà, maintenà...

— Nos félicitations, monseigneur. Et tous nos remerciements.

— A votcervisse !... Ne racrochez pas àcor le cornet... Je vais vous donner ma benedikchon : Nondeperficesaint-esprintoitil... Allez en paix, molami !

On s'abonne au « Pourquoi Pas ? » en envoyant à l'administrateur un mandat ou chèque sur Bruxelles de :

Pour la Belgique : 30 francs pour un an ; — 16 francs pour six mois ; — 9 francs pour trois mois.

Pour l'étranger : 35 francs par an et fr. 18.50 pour six mois. Les abonnements partent le 1^{er} de chaque mois.

Les gourmets préfèrent le

Grand Crémant

le meilleur et le moins cher

DE TOUS LES VINS MOUSSEUX
JUSQU'ICI IMPORTÉS DE FRANCE

COLIN-ARCQ, 62, rue de l'Abondance, 62, BRUXELLES

On parcourt

tous

les journaux.

::

On lit com-

plètement

Pourquoi Pas ?

“FORTUNA”
MEUBLES DE BUREAU



PRATIQUES
SOLIDES
ELEGANTS

PARFAITS

en VENTE DANS LES PREMIERES MAISONS

POUR LE GROS ATELIERS FORTUNA

5¹ A¹ CAPITAL 3.000.000 DE FRANCS.

GAND TEL: 2030

Petite correspondance

L. T. — L'impoilu connu, c'est M. Léon Dubois, directeur du conservatoire. Mais il est bien entendu qu'il ne peut être question de le déposer et de l'exposer sous l'arc de triomphe du Cinquantenaire pour la fête patriotique, à l'instar de Paris.

Kastagniole. — Adressez-vous à la *Ligue pour la suppression des hommes et des femmes*, qui groupe en un faisceau serré nos riendutoutistes les plus distingués.

Laurence. — Nous devons taire le nom de ces deux dames, par respect pour leur mari.

Naselin. — Le grand financier, c'est M. Theunis; le grand finassier, c'est M. Vandervelde.

Léonard. — Oui, c'est le revuiste S... qui s'est spécialisé dans la confection des couplets salés pour diabétiques.

Proeck. — Non. Comme l'a dit un grand philosophe de la Côte d'Azur: l'âme erre, médite et renaît.

Louis V. — Si les aïeux du baron B... n'ont pas été aux croisades, c'est parce qu'ils étaient protestants, — du moins, il l'affirme.

A. Mauret, à Blida. — Tout compte fait, ne nous envoyez pas le jeune lion; mais, vu les changements survenus dans les cartes géographiques, rapportez-nous plutôt un petit atlas.

Conseiller Ludoxe, à Nice. — Avons bien reçu l'aimable carte postale qui commençait par ces mots :

Après huit jours de gel, de pluie et d'orage,
Le soleil, sortant du tombeau,
A reparu su-ur ce charmant rivage,
Et, depuis lors, il fait tout à fait beau....

Avons immédiatement répondu :

O destinée, heureuse autant qu'étrange,
Le Belge peut, sur ce bord enchanté,
Cueillir, au choix, le citron ou l'orange,
Sur l'arbre de la liberté.

Car :

A Rome, au cap Ferrat ou même au cap Gris-Nez,
Que la patrie est chère à tous les cœurs bien nés.

SOULEVER LE PETIT
LEVIER; TREMPER LA
PLUME DANS L'ENCRE;
PUIS ABAISSER LE
LEVIER: C'EST TOUT CE
QU'IL FAUT FAIRE POUR
REEMPLIR LE NOUVEAU

"SWAN"

A REMPLISSAGE AUTOMATIQUE

UN PORTE-PLUME A
RÉSERVOIR PRATIQUE
ÉLÉGANTE ET DURABLE

Offrez un "SWAN,"

A VOS AMIS

::: :: EN VENTE PARTOUT ::: :::

Fabricants: MABIE TODD & C^o

8 & 10, Rue Neuve, Bruxelles



La chronique du sport

On sait avec quelle parcimonie les Anglais décernent leurs ordres nationaux ou de guerre. Ces derniers, surtout, n'ont vraiment été donnés qu'à ceux qui les eurent mérités.

C'est pourquoi le monde militaire belge a appris avec une légitime fierté que la décoration *Distinguished Flying Cross*, créée par le roi Georges V pour récompenser les aviateurs qui se sont distingués pendant la guerre, venait d'être conférée à notre souverain.

Le roi Albert pourra porter avec satisfaction cet emblème de la bravoure, qu'il a bien gagné en survolant, à de très nombreuses reprises, les lignes ennemies du front de l'Yser.

Les journaux quotidiens ont annoncé que le prince Henri-Guillaume de Grande-Bretagne, délégué par S. M. le roi d'Angleterre, viendrait, au début de l'année prochaine, à Bruxelles, remettre au roi-soldat le bijou de l'ordre glorieux — et que de brillantes cérémonies seraient organisées à cette occasion.

Ici, nous formulerons respectueusement un vœu: celui de voir le chef de l'armée arborer dorénavant sur la manche de sa tunique les insignes d'observateur d'aviation, puisqu'il a si souvent rempli ces fonctions dangereuses au cours de la campagne. Sa Majesté y a légitimement droit.

???

Une affaire aussi privée que personnelle appelait dernièrement sur le terrain un des plus célèbres « as » français. Les deux adversaires, face à face, et à la cadence d'usage, se préparaient à tirer. L'aviateur essuya le coup de feu qui lui était destiné, puis tira tranquillement son coup de pistolet en l'air.

Après la rencontre, un ami lui demanda s'il n'avait pas craint d'être touché et pourquoi il avait si bien ménagé son adversaire. Sa réponse fut brève:

« Je ne lui en voulais pas, et j'ai horreur de faire du mal aux gens. En ce qui concerne les balles que l'on m'adresse, je ne les ai jamais beaucoup craintes: c'est une vieille habitude de guerre, je les vois venir! »

La réponse est joliment crâne.

???

L'ami Liettard n'en rate pas une. Hier, il m'aborde en me disant:

« Le nouveau ministre des finances veut de sévères restrictions... On va commencer par nous réduire de moitié lumière et éclairage.

— Ah! ??...

— Oui, à partir du 1^{er} janvier, nous devons circuler en ville en fermant un œil! »

VICTOR BOIN.

PNEU JENATZY 10, rue Stephenson
Bruxelles
BANDES PLEINES JENATZY

A qui sont ces six yeux ?

Ces six yeux appartiennent deux par deux



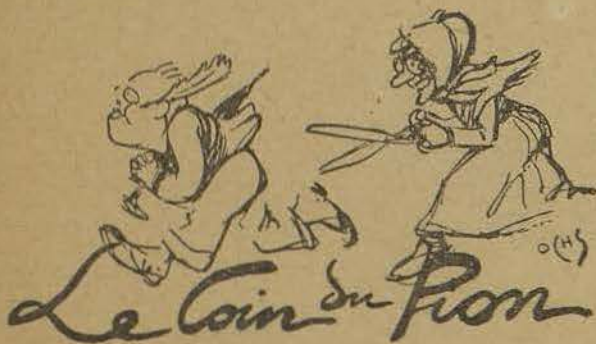
à trois personnages bruxellois connus.



A nos lecteurs de désigner



leurs propriétaires respectifs.



Du « Salon de l'Automobile », de *La Gazette* :

Les fabricants sont toujours assurés de trouver dans cette maison toutes les fournitures de carrosseries... « Toutes », disons-nous; ce mot si court en dit plus long que toute énumération détaillée.

Evidemment ! Mais, tout de même, c'est bien pensé et bien dit !

???

De *La Dernière Heure* du 24 décembre :

Lady Chelmsford, femme du vice-roi de l'Inde, a pour protégé un magnifique éléphant. Tandis qu'elle le caressait, le pachyderme, brusquement, saisit sa maîtresse dans « sa trombe » et, après l'avoir élevée dans les airs, la laissa brusquement retomber sur le sol.

Ça devait être un éléphant cyclone.

???

Du *Peuple* du 20 décembre 1920 :

Au deuxième étage du n° 151 de la rue Jolly habitent les époux Vandebil, âgés tous deux de trente-cinq ans environ et leur fille Marie, âgée de sept ans. Le mari est infirme et se fait pousser, dans une petite charrette, dans les rues, où il va solliciter l'aumône, tandis que la femme Vandebil, souffrant de rhumatismes chroniques, doit, pour ainsi dire, garder continuellement le lit.

Ce ménage, déjà si malheureux, n'était guère heureux.

Quel excès d'infortune ! eût gémi M. Scribe.

???

Du *Moniteur belge*, 22 décembre :

Colonel : le lieutenant-colonel pensionné : Laureys, E.-A.

Lieutenant-colonel : les majors passionnés : Hemard, N.; Heyn, W.-P.; Jacob, A.-J.-H.-A.; Lannoy, P.-E.-M.; Wangermée, F.-A.-M.

Nos félicitations à ces messieurs.

???

Si vous désirez vous meubler avec goût et pas cher, adressez-vous à la maison Dujardin-Lammens, 36, rue St-Jean, Bruxelles.

???

De *L'Eclair de Nice* (chronique sur d'Annunzio), cette phrase lapidaire :

Ceux qui ont pu démêler, dans l'inextricable écheveau de cet esprit à la complexité calculée, l'idée sans cesse directrice aux juxtapositions voulues, regretteront quand même qu'un cerveau aussi généreusement doté, délaissant les sentiers superbes de la pensée sereine, dont il se comptait tant de fois aux beautés, se soit, par un snobisme démesuré, égaré dans les fourrés épineux de l'aberration, où l'art probe court les plus grands risques d'y laisser quelques lambeaux du merveilleux manteau, aux irradiations captivantes, avec lequel il se révèle paré à ceux qui, humblement, l'invoquent en amoureux fervents et sincères.

Ce n'est pas de l'eau de bidel, comme dit Courteline...

Comme du Beurre

ERA

aux Fruits d'Orient

Arthritiques, Goutteux

TROUVEZ VOTRE SALUT DANS L'

HYDROXYDASE

Eau minérale naturelle du Breuil et du Broc
(Puy de Dôme-France)

C'est la seule eau connue douée de propriétés fixatrices d'oxygène directes.

« Il n'y a, à ma connaissance, rien de pareil en hydrologie à l'eau du Breuil. »

Professeur GARRIGOU.

Consultez votre médecin et demandez-lui son avis sur cette eau naturelle, remède topique de l'arthritisme. Ecrivez-nous et demandez-nous la brochure du Docteur Jean Pariot de la faculté de médecine de Paris, licencié ès sciences : « Observation d'un cas de Rhumatisme Articulaire Chronique déformant, traité à l'Hôpital de la Charité par l'HYDROXYDASE. »

Brochures, renseignements et vente à la PHARMACIE GRIPEKOVEN, 37-39, rue Marché-aux-Poulets, BRUXELLES

Comme du Beurre

ERA

aux Fruits d'Orient

DAVROS

recommande aux fumeurs

SA

Carte Blanche

Cigarette populaire
fabriquée par ses usines
garantie
de purs tabacs d'Orient.